

SYLVIE-CATHERINE
DE VAILLY

USAGE DE FAUX

ROMAN

UNE ENQUÊTE DE L'INSPECTEUR
JEANNE LABERGE

RECTO
VERSO

The logo for the publisher Recto Verso, featuring the words 'RECTO' and 'VERSO' stacked vertically, with a stylized white arrow pointing to the right from the bottom right corner of the word 'VERSO'.

USAGE DE FAUX

ROMAN

Éditrice-conseil : Pascale Morin
Infographie : Chantal Landry
Révision : Patricia Juste
Correction : Anne-Marie Théorêt
Conception de la couverture :
Lyne Préfontaine
Photo de l'auteur : Stéphanie Lefebvre

DISTRIBUTEUR EXCLUSIF :

Pour le Canada et les États-Unis :
MESSAGERIES ADP inc.*

2315, rue de la Province
Longueuil, Québec J4G 1G4
Téléphone : 450-640-1237
Télécopieur : 450-674-6237
Internet : www.messageries-adp.com

* filiale du Groupe Sogides inc.,
filiale de Québecor Média inc.

05-15

© 2015, Recto-Verso, éditeur
Charron Éditeur inc.,
une société de Québecor Média

Charron Éditeur inc.
1055, boul. René-Lévesque Est, bureau 205
Montréal, Québec, H2L 4S5
Téléphone : 514-523-1182

Tous droits réservés

Dépôt légal : 2015
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISBN 978-2-924259-45-0

Gouvernement du Québec – Programme de crédit
d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC –
www.sodec.gouv.qc.ca

L'Éditeur bénéficie du soutien de la Société de
développement des entreprises culturelles du
Québec pour son programme d'édition.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouver-
nement du Canada par l'entremise du Fonds du
livre du Canada pour nos activités d'édition.

SYLVIE-CATHERINE
DE VAILLY

**USAGE
DE FAUX**

ROMAN

UNE ENQUÊTE DE L'INSPECTEUR
JEANNE LABERGE

RECTO
VERSC

Une société de Québec Média

*La fausseté d'esprit vient d'une fausseté de cœur ;
elle provient de ce qu'on a secrètement pour but
son opinion propre, et non l'opinion vraie.
L'esprit faux est faux en tout, comme un œil louche
regarde toujours de travers.*

JOSEPH JOUBERT, *Pensées*

Prologue

L'étonnement se lisait sur son visage. Il fixait la personne qui se trouvait à deux pas de lui, avec incompréhension. Un mélange de surprise et de peur s'imprégnait dans ses yeux couleur chocolat. Incapable d'imaginer comment tout cela avait pu se produire et comment il allait s'en sortir. Et pourquoi en étaient-ils arrivés là!? Il comprit alors qu'il allait mourir, que tout se terminerait ici pour lui. Quand on ne peut voir le lendemain c'est nécessairement la fin. C'est d'ailleurs ainsi qu'il l'avait toujours imaginé : au moment de mourir, il devait être impossible de se projeter dans le futur.

Déjà ? Si tôt ?

Qui allait prendre soin de Sandrine, de sa famille ?

C'était donc comme ça que sa vie allait se terminer, d'un coup de poignard au cœur. Il s'était pourtant mis en tête qu'il mourrait comme son père : d'une crise cardiaque. Un seule, fatale, et ultime. Mais non, on l'assassinait. Malgré ce qu'il avait pu faire... il ne méritait pas ça.

Mais méritait-on sa mort ?

Un meurtre résonne toujours de rage, de trahison, de vengeance, de folie ou encore de jalousie. Quelle était donc la raison derrière ce geste ? La haine ?

Certainement. Quoi d'autre ?

Il aurait aimé le lui demander, mais aucun son ne sortait de sa bouche. Incapable de parler. L'effet de surprise s'entremêlait déjà à la mort qui le gagnait. À quoi bon savoir, puisqu'il n'y avait de toute façon plus aucune issue possible ; dans moins d'une seconde, tout serait terminé. Comprendre ne changerait rien.

C'était la fin.

Il n'était pas croyant, il avait souvent pensé qu'il n'y avait rien après la vie. Pas de rédemption possible, et c'était peut-être mieux ainsi. Le néant étant certainement mieux que l'enfer. Il regarda une dernière fois son assassin avant de s'effondrer.

C'était terminé, quelques sensations encore, celle du froid et de cette douleur intense à la poitrine et, enfin, cette douce impression de basculer dans un sommeil absolu.

Chapitre 1

— Il serait peut-être temps que tu le lui dises..., suggéra David Richardson tandis qu'il repassait pour la deuxième fois dans le salon.

Laberge regardait par la fenêtre depuis un moment, le regard absent, l'air préoccupé. Elle tourna la tête vers celui avec qui elle vivait depuis cinq ans, se mordit la lèvre inférieure avant de dire :

— Pas encore... pas maintenant.

David poussa un léger soupir avant de s'avancer vers elle pour la prendre dans ses bras.

— Il ne te mangera pas, tu sais !

— Alors, c'est que tu le connais bien mal ! Si tu crois que la nouvelle va l'enchanter, tu te mets un doigt dans l'œil. Levasseur ne tolère pas même les retards. La seule excuse possible à ses yeux pour expliquer une absence est la mort elle-même, et encore ! Moi, enceinte... je n'ose imaginer sa colère.

— Et alors ? ! Il sera en colère, et après ? Il ne va pas te foutre dehors pour ça !

Mais Laberge ne répondit rien, soudain redevenue absente, le regard perdu quelque part de l'autre côté de la rue Bernard, où ils vivaient. Elle ne murmura qu'après un moment :

— Pas maintenant, je le lui dirai en temps voulu, mais pas tout de suite.

— En temps voulu... et c'est quand, ça ? Je veux juste te faire remarquer que tu n'as pas tant de temps que ça devant toi... Tu en es déjà à ta seizième semaine, ça va bientôt devenir une évidence.

— Je sais, dit-elle en se dégageant des bras de son amant. Inutile de me le rappeler.

Machinalement, elle plaça ses mains sur son ventre légèrement arrondi : réflexe protecteur des mères envers cet être avec qui elles se sentent en une si parfaite symbiose.

— Écoute, David, pas maintenant. Donne-moi encore du temps, on n'en parle à personne... OK ?

— Mais enfin, il faudra bien l'annoncer à nos parents... Pourquoi retardes-tu le moment ? Ne souhaites-tu pas cet enfant ?

— Oh que oui ! Si tu savais, répondit-elle en posant sa main sur la joue de son amoureux. C'est la plus belle chose que tu m'aies donnée. La question n'est pas là, tu le sais bien... Je veux juste du temps. Attendons encore un peu, s'il te plaît.

Richardson soupira avant de lâcher :

— Je ne comprends pas, mais si c'est ce que tu veux, OK... mais...

— Je sais, je sais, le coupa-t-elle en faisant glisser ses doigts sur les lèvres de l'homme, avant de l'embrasser.

Au même instant, la sonnerie du téléphone se fit entendre, venant ainsi rompre l'échange. Richardson décrocha.

— C'est Nixon, annonça-t-il en lui tendant le combiné... Je file, j'ai du boulot.

Jeanne prit le téléphone tandis qu'elle embrassait une nouvelle fois David.

— En parlant de Nixon, je te parie ce que tu veux, affirma-t-il en baissant la voix, qu'à lui non plus la nouvelle ne plaira pas.

Laberge plissa le front d'incompréhension.

— Tu verras ce que je te dis...

— Je ne vois pas pourquoi... Salut, Nixon, fit-elle en plaçant l'appareil sur son oreille.

David déposa un baiser sur son épaule avant de partir. Il marmonna quelque chose qu'elle ne comprit pas.

— Oui, c'est bon, OK... donne-moi l'adresse, j'arrive tout de suite.

Jeanne raccrocha tout en poussant un profond soupir.

— Bon, voyons maintenant ce que je vais mettre pour tenter de cacher un peu ça, murmura-t-elle en jetant un coup d'œil à son ventre.

* * *

Une fine couche de neige recouvrait la ville. Cette fois-ci, elle allait certainement rester avec le froid que l'on annonçait pour les prochains jours. Emmitouflée dans sa canadienne, Jeanne prit une profonde respiration,

savourant l'air frais qui venait la secouer un peu. Avec sa grossesse, elle avait du mal à se réveiller le matin, et tout devenait plus difficile, elle se fatiguait au moindre effort.

Elle s'était stationnée un peu plus loin dans la rue, profitant des quelques pas qu'elle avait à faire pour se glisser dans la peau de l'inspecteur de police qu'elle était. Elle devait mettre de côté réflexions et sentiments personnels qui l'assaillaient depuis quelque temps pour faire table rase, afin de bien se saisir des impressions qu'elle allait ressentir. Elle avait toujours pensé que les premières perceptions, lorsqu'un policier arrivait sur les lieux d'un meurtre, étaient révélatrices sur ce qui s'était passé au moment du drame. Qu'après les premières secondes déjà l'esprit du policier se laissait contaminer par les données et les faits qu'on lui rapportait.

Elle poussa la porte de la boutique. Au loin, le tintement aigu d'une clochette se fit entendre. Les deux policiers qui se trouvaient là portèrent leur regard dans sa direction ; s'ensuivit un léger coup de tête en guise de salut. Un des agents lui fit signe que l'action se passait dans le fond du magasin, vers où elle se dirigea aussitôt. Elle écarta un épais rideau de couleur pourpre pour découvrir une vaste arrière-boutique engorgée du sol au plafond de cadres, de toiles vierges, de rouleaux de papier kraft et de bidons contenant des produits, et uniquement meublée d'une immense table de travail et de deux hauts tabourets. La pièce baignait dans une franche lumière matinale, et un rayon traversant l'une des trois fenêtres grillagées tombait droit sur le visage de celui qui était couché sur le côté gauche, sur le sol couvert de

tapis orientaux quelque peu élimés. Une drôle d'odeur emplissait l'air : un mélange de térébenthine, de colle et de bois.

Rien dans l'atelier ne donnait à penser qu'un meurtre avait été commis, si ce n'était le cadavre en plein milieu. Malgré son encombrement, tout semblait à sa place et soigneusement rangé : pas de trace de bataille, pas de chaise renversée, pas un papier qui traînait. Laberge salua James Nixon avant de prendre un instant pour s'imprégner de l'endroit. Les mains dans les poches, elle regarda d'abord le mort avec attention, puis fit le tour de la pièce, avant de revenir à Nixon qui attendait, par habitude, qu'elle ait terminé.

— Alors, raconte-moi, dit-elle enfin.

— Ce matin, assez tôt, le standard a reçu l'appel d'une femme qui venait de trouver son mari mort. Elle s'étonnait qu'il ne soit pas rentré la nuit dernière, mais ça lui arrivait à l'occasion, lorsqu'il avait beaucoup de boulot. À la différence qu'habituellement il lui passait un coup de fil pour la prévenir. De toute évidence, il s'agit d'un meurtre, à moins que le bonhomme se soit fait hara-kiri en plein cœur, ce dont je doute. Selon toute vraisemblance, le coup de couteau a été fatal, son meurtrier visait le cœur, mais Savard t'en dira plus.

— Très bien. A-t-on relevé des traces d'effraction ?

— Non. Sa femme semble dire que rien n'a été volé. Du moins, à première vue. Le contenu de la caisse est toujours là et lui, fit James en désignant le cadavre d'un mouvement de la tête, a toujours son portefeuille sur lui avec plus de cent dollars dedans.

Le pathologiste judiciaire Yvon Savard, qui travaillait avec eux au SPCUM¹, s'affairait autour du cadavre depuis son arrivée. Il releva la tête en direction de Laberge.

— Salut, Yvon. Beau début de semaine, hein? commenta cette dernière en se penchant vers lui.

— Un meurtre en début ou en milieu de semaine n'est jamais beau! lui répondit l'homme avec sérieux.

— Mouais, je ne peux que te donner raison! Alors, qu'est-ce que tu peux me dire?

— Comme tu vois, c'est plutôt évident: blessure dans la région du cœur. Il n'a eu aucune chance, le geste semble avoir été mortel. Et selon moi, il ne se l'est pas rentré seul, ce couteau.

— Je t'écoute.

— Bon, ce ne sont que de simples observations basées sur mon expérience, je te confirmerai tout ça une fois l'autopsie terminée. Mais généralement quelqu'un qui cherche à se suicider en se poignardant va déboutonner sa chemise ou encore retirer le haut pour bien voir l'endroit où il va introduire l'arme, ou encore il se placera devant un miroir. Il ne vise pas au hasard, de peur de se manquer. Ici, le coup est franc. Ça aussi, c'est un indice qui tend à me faire croire que le gars ne s'est pas poignardé. Dans le cas contraire, très souvent la personne va s'y prendre à quelques reprises avant de parvenir à un coup fatal. Nous retrouverions alors des blessures superficielles. Se poignarder demande un effort, un mouvement direct que l'on ne parvient pas

1. Service de police de la Communauté urbaine de Montréal, qui est devenu en 2002 le Service de police de la Ville de Montréal (SPVM).

forcément à se donner du premier coup, puisque bien souvent on ignore quelle force il nous faudra déployer.

— Oui, je comprends, c'est assez logique.

— Et puis, il y a le moyen même de la mort qui me semble peu probable. Il y a des façons plus simples de se suicider que de se poignarder. À moins que la victime soit un adepte de l'art du suicide japonais, mais, encore là, c'est le ventre qui est visé, pas le cœur.

Savard retira ses gants avant d'ajouter :

— C'est tout de même une possibilité, mais ça me semble peu probable. Il me reste à faire l'autopsie. Nous avons pris les empreintes sur le manche du couteau, enfin ce qu'on a pu y trouver, nous verrons bien si elles correspondent à celles de notre ami.

— Il est mort depuis combien de temps ?

— Je viens de prendre sa température et je peux te dire que son décès remonte à une dizaine d'heures, je te confirmerai ça avec l'autopsie. Mais ma marge d'erreur, étant donné le nombre d'heures passées, est de plus ou moins deux heures.

— Dis-moi, une question comme ça qui me traverse l'esprit : est-ce que l'angle du poignard peut nous donner des indices sur la taille de son agresseur ou sur sa force : une femme ou un homme ?

— Mmm, non. Qui nous dit que l'agresseur était debout au moment où il a poignardé la victime ? Impossible de le savoir tant que nous ne découvrirons pas ce qui s'est passé. Quant à la force, poignarder quelqu'un ne demande pas nécessairement une grande puissance, mais plutôt, comme je te l'ai dit tantôt, un coup direct.

— Que peux-tu me dire sur l'arme ?

— Ça ressemble à un couteau de cuisine tout à fait ordinaire, comme on en retrouve chez toi comme chez moi.

— OK, bon, je te laisse terminer. Tu m’envoies ton rapport sitôt que possible.

L’inspecteur se tourna vers son adjoint.

— Et qui est notre homme ?

— Hugues Clément: quarante-trois ans. Né en France, il vit ici depuis quelques années avec sa femme. Dès que j’arrive au bureau, je vais demander des informations sur ses antécédents là-bas. Je verrai bien si je trouve quelque chose d’intéressant sur lui.

Laberge regarda encore une fois la victime qui gisait à ses pieds.

— Il n’a pas l’air effrayé, dit-elle sans vraiment s’adresser à personne. Aucune trace de lutte, pas d’entrée par effraction, pas de vol... Il connaissait certainement son agresseur. OK... Elle est encore ici ? enchaîna-t-elle en tournant la tête vers Nixon.

— Qui, sa femme ?

Jeanne acquiesça.

— Oui, dans l’autre pièce, au fond.

— Son nom ?

— Sandrine Clément, lut son adjoint en jetant un regard à ses notes.

— Bien, je vais la voir.

L’enquêteur s’adressa au photographe qui se trouvait sur les lieux.

— Je voudrais des photos de la pièce, détaillées: tout ce qui se trouve sur la table et les étagères, ses tableaux là-bas dans le coin. Je veux également des

prises de vue de la boutique... Tout, quoi ! James, cet homme avait certainement un agenda, tu me le trouves, ainsi que son carnet d'adresses. Il avait peut-être un rendez-vous hier soir, avec un peu de chance il l'aura noté quelque part.

Laberge ouvrit la porte d'une plus petite pièce abritant un bureau. Sans être aussi encombré que l'atelier, l'endroit offrait tout de même peu d'espace inutilisé. Des tableaux recouvraient les murs en entier ; d'autres étaient alignés plus bas, emballés dans du papier bulle. Un classeur à trois tiroirs sur lequel croulait une pile de catalogues. Un bureau de facture ancienne, en bois de citronnier, occupait le milieu de la pièce. La femme de Hugues Clément était assise dans un des deux fauteuils de cuir de style club, assez usés. Elle fixait le vide devant elle, un mouchoir à la main. Sur l'autre fauteuil, un manteau de fourrure de chat sauvage avait été négligemment déposé, traînant en partie sur le sol.

— Ouf ! souffla Laberge. Je pense que je n'ai jamais vu autant de tableaux dans un si petit espace !

La femme releva la tête et regarda cet endroit qu'elle connaissait pourtant bien.

— Oui, c'était la passion de mon mari, ces tableaux sont presque tous de lui. Et encore, vous n'avez pas vu notre maison !

— Celui-ci est vraiment magnifique, murmura Jeanne en s'arrêtant devant un cadre suspendu au mur.

Quelque chose dans la représentation la troublait. Le tableau reproduisait une femme dessinée à la sanguine. Elle avait les cheveux longs remontés dans un chignon négligé, elle était assise sur un divan et portait

un kimono légèrement entrebâillé à la hauteur des seins. Son menton reposait dans sa main gauche et elle lisait un livre, appuyée sur l'accoudoir du fauteuil. Le croquis était d'une grande beauté. Les détails, tracés avec précision, rendaient l'illustration presque vivante. On devinait jusqu'à l'ambiance autour de cette scène, alors que rien de concret n'y apparaissait. On avait l'impression d'entrer dans l'intimité de cette femme.

— Madame Clément, bonjour, je suis l'inspecteur Jeanne Laberge de la police criminelle, dit-elle en sortant subitement de sa contemplation. C'est moi qui suis chargée de l'enquête sur la mort de votre mari, précisa Laberge en refermant la porte derrière elle.

La femme avait les yeux rougis. Une pile de papiers mouchoirs emplissait la poubelle tout près d'elle.

Sandrine Clément devait être dans la fin trentaine. Une jolie femme, blonde aux cheveux longs et droits, les joues parsemées de taches de rousseur et les yeux couleur sauge. Grande, mince, elle portait des vêtements au goût du jour. Un certain raffinement émanait d'elle. Tout en se levant, elle écrasa sa cigarette dans un cendrier qui débordait.

— La police criminelle ? Grand Dieu, vous pensez que c'est un meurtre, c'est ça ? s'écria-t-elle.

— C'est ce que nous tentons d'établir, madame Clément. Mais asseyez-vous, je vous prie, ajouta Jeanne en désignant le fauteuil d'un geste de la main.

Elle laissa quelques secondes à la veuve de Clément avant de poursuivre :

— Nous en saurons plus lorsque notre expert légiste aura fait l'autopsie. Nous ne pouvons pas écarter

pour le moment la possibilité que ce soit un meurtre. Je vais devoir vous poser quelques questions. Ça va aller ?

— Oui, oui, bien entendu, je comprends...

— Très bien, commençons. C'est bien vous qui avez découvert le corps de votre mari ?

— Oui, c'est moi.

— J'aimerais que vous me racontiez comment ça s'est passé, s'il vous plaît. Essayez de n'omettre aucun détail.

Sandrine Clément opina de la tête, un mouchoir en papier à la main. Elle poussa un profond soupir.

— Très bien. Je suis arrivée ici vers sept heures trente...

— Pourquoi si tôt ?

— Mon mari avait l'habitude de m'appeler lorsqu'il prévoyait travailler tard, ce qui arrivait fréquemment lorsqu'il était débordé. Voyez-vous, les clients veulent toujours que le travail soit fait le plus tôt possible, et Hugues était toujours prêt à offrir un service rapide. Il avait une commande assez importante pour un hôtel qui refait sa décoration et le temps commençait à presser. Je me suis couchée hier soir sans avoir reçu d'appel, mais je pensais qu'il m'appellerait, même tardivement. Je me suis réveillée en sursaut vers les cinq heures trente... comme si j'avais un pressentiment. Quelque chose m'embêtait, j'ai alors réalisé que Hugues n'était pas là. Je me suis levée pour aller voir s'il avait laissé un message sur le répondeur téléphonique en pensant que je dormais peut-être trop profondément et que je n'avais pas entendu le téléphone sonner. Mais rien. J'ai alors appelé à la boutique en m'imaginant qu'il avait dû oublier de me prévenir et

qu'il s'était endormi là-bas. Mais rien non plus, pas de réponse. J'ai commencé à m'inquiéter un peu. Je voulais me rendre tout de suite au magasin, mais je devais attendre au moins sept heures.

— Pour quelle raison deviez-vous attendre ?

— Je ne pouvais pas débarquer chez ma voisine aux aurores pour lui demander de surveiller mon bébé. Même si j'étais inquiète, je tentais de me dire qu'il y avait certainement une explication toute rationnelle derrière le silence de Hugues. Dès sept heures, j'ai laissé Béatrice chez ma voisine et je suis venue ici, et c'est là que...

La femme prit une profonde inspiration pour ne pas se remettre à pleurer.

— J'ai aussitôt appelé la police. Voilà.

— Avez-vous remarqué quelque chose d'inhabituel à votre arrivée ?

— D'inhabituel... à part le fait que mon mari était étendu au sol dans son atelier, un couteau planté dans le cœur ? Non, rien... je ne vois pas.

Laberge perçut la pointe de sarcasme dans sa réponse.

— Par où êtes-vous entrée, madame Clément ?

— Par la porte de l'atelier. C'est toujours par là que je passe en dehors des heures d'ouverture de la boutique.

— Cette porte était-elle barrée à votre arrivée ?

— Euh... oui, elle l'est toujours, elle se ferme automatiquement.

— Madame Clément, avez-vous une idée de ce qui aurait pu se passer ?

La femme plissa le front, tout en regardant Laberge.

— Comment voulez-vous que je le sache ? s'étonna-t-elle, irritée. Il y a à peine quelques minutes je n'imaginai même pas que Hugues pouvait avoir été assassiné. Alors, non, je n'ai aucune idée de ce qui s'est passé ici ! Je comprends mieux maintenant les questions des policiers me demandant s'il manquait quelque chose dans la boutique. Avant de vous parler, je ne saisisais pas pourquoi ils voulaient le savoir...

Laberge la considéra une seconde, comme si elle était sur le point de répliquer, de mettre sa parole en doute, de lui balancer que d'avoir un couteau planté dans le cœur ne tenait pas d'une mort naturelle. Mais elle se ravisa, préférant opter pour une autre approche. La femme devant elle, c'était compréhensible, avait les nerfs à vif.

— Qu'avez-vous pensé en voyant le corps de votre mari ?

— Je ne sais pas... Il était là, mort, je ne me suis pas posé de questions à savoir comment et pourquoi. Il était mort, c'est tout ce que je parvenais à saisir. J'étais à la fois figée et absente, comme si ce que je regardais était irréel. Je voyais pourtant le couteau, je comprenais qu'il était mort, mais c'est comme si je ne parvenais pas à en conclure quelque chose... Comprenez-vous ?

— Oui, c'est tout à fait normal. Mais ce que je veux connaître, c'est votre avis sur ce qui s'est passé. Une idée vous vient-elle à l'esprit ? Maintenant que nous envisageons le meurtre, peut-être pensez-vous à quelque chose ? Vous connaissez assurément mieux votre époux

que quiconque, un détail retient peut-être votre attention... En supposant que votre mari ait été tué, le vol n'était, de toute évidence, pas la motivation de son assassin. Donc, c'est autre chose, d'où l'intérêt de ma question. Madame Clément, votre conjoint avait-il des ennemis, quelqu'un qui pouvait lui en vouloir au point de souhaiter sa mort? Je veux savoir ce que vous en pensez.

La veuve regardait l'inspecteur sans rien dire. Elle triturerait son mouchoir.

— Êtes-vous étonnée par sa mort? demanda à brûle-pourpoint Laberge sans lui laisser le temps de penser.

Sandrine Clément ouvrit grand les yeux, et Jeanne nota un geste nerveux de la main. Une ombre vint assombrir ses yeux sauge.

— Dites-moi, la poussa un peu plus Laberge en se penchant légèrement vers elle, prête à recevoir ses confidences. Je vous écoute.

— Eh bien, disons que mon mari n'a pas toujours été très honnête... Je pense qu'il est inutile de vous le cacher, vous allez vite le découvrir. Hugues a un passé criminel. Lorsque nous vivions encore en France, il a fait de la prison. C'est pour cette raison que nous sommes partis, pour nous refaire une vie, et depuis que nous sommes ici, il est tranquille. C'était la promesse qu'il m'avait faite: nous partions pour tout recommencer. Mais toute cette histoire est si vieille, ça fait plus de dix ans... Ça m'étonnerait qu'après tout ce temps on cherche à lui nuire...

— Et qu'a fait votre mari pour mériter la prison?

La femme prit un instant avant de répondre, comme si le souvenir était encore pénible :

— Contrefaçon d'œuvres d'art : trafic, faux, usage de faux et usurpation d'identité. Mais, croyez-moi, depuis que nous sommes ici, il est honnête. Nous avons la boutique et ça roule très bien. Les affaires sont florissantes, si bien que Hugues envisageait d'en ouvrir une deuxième. Depuis que Béatrice est née, il n'était plus le même homme. Donc, pour répondre à votre question : suis-je surprise ? Je vous réponds que oui... et non. Ça faisait longtemps qu'il n'était plus là-dedans. Ça fait douze ans que nous vivons ici, autant d'années que Hugues ne trempait plus dans ce milieu... D'ailleurs, il ne connaissait plus personne dans le domaine. Ses anciens copains sont restés en France...

— Mais ? sonda Laberge en sentant autre chose.

La veuve s'alluma une cigarette avant d'ajouter :

— Même après toutes ces années, j'ai toujours pensé que son passé pourrait un jour nous rattraper. On ne fraie pas avec le milieu du crime sans courir des risques. La retraite n'est pas une option envisageable et la planète est bien petite.

— Vous pensez que votre mari aurait pu être victime d'un règlement de compte après tant d'années ?

— Je ne sais pas, c'est vrai que ça fait maintenant longtemps, mais, à bien y penser, l'idée n'est pas si farfelue quand on voit la façon dont il est mort.

L'inspecteur considéra la femme un instant. Elle trouvait que celle-ci parlait maintenant avec un certain détachement, malgré la peine qui paraissait l'assaillir un peu plus tôt. Elle savait que parfois les réactions

évoluaient, que l'acceptation d'un tel drame passait par plusieurs phases. Sandrine Clément tentait peut-être de se montrer forte et utile.

« Ou alors, elle me cache quelque chose... », songea l'inspecteur.

— Très bien, madame Clément, je vous remercie d'avoir accepté de répondre à mes questions. Nous allons poursuivre l'enquête et s'il s'avère que votre mari a bel et bien été assassiné, nous vous tiendrons au courant, bien entendu. Je suppose que votre époux avait des employés ?

— Oui, un seul : Sylvain Larouche. La boutique est fermée le lundi, ça explique qu'il ne soit pas ici. J'attendais avant de le prévenir.

Laberge leva la main.

— Nous allons nous en occuper. Je vous suggère de rentrer chez vous, un agent va vous ramener. Reposez-vous, vous en avez besoin. Si vous le permettez, je passerai vous voir d'ici quelques jours.

La femme opina de la tête, écrasa sa cigarette avant de se lever. Elle prit son manteau de fourrure et son sac à main, avec lenteur, comme dans un rêve, ne réalisant pas encore tout à fait ce qui venait de se produire. En passant dans l'atelier, elle détourna la tête pour éviter de regarder en direction de l'endroit où elle avait trouvé le corps de son mari.

Laberge la raccompagna jusqu'à l'entrée de la boutique avant de la confier à un policier. Elle referma la porte sur eux, tout en observant la femme qui s'éloignait.

— Une sacrée belle femme, entendit-elle dans son dos, reconnaissant la voix de Nixon.

— Oui, très belle, tu as raison, et très élégante... Mais quelque chose d'incertain émane d'elle, un flou. Elle semble réellement attristée par la mort de son mari, mais parfois elle dégage aussi une certaine froideur. Je sens également une forme de hargne contenue, comme si elle éprouvait de la rancœur. Elle ne m'a pas tout dit, ça, j'en suis sûre. Et je sens qu'elle lui en veut...

— Des petites rancœurs de couple, normal, non ? Mais, toi, tu penses à autre chose ?

— Je ne sais pas trop, nous verrons bien... Tu vas rentrer au poste et demander des infos sur le bonhomme. Il a déjà fait de la prison en France pour contrefaçon et usage de faux. Je veux tout savoir de son passé. Il faut prévenir son employé, et tu le fais venir au poste pour l'interroger. Tu t'en charges. Je veux que tu voies avec lui si Clément était net. Peut-être qu'il n'était pas le même à la boutique que chez lui. La routine, quoi !

— Quoi, tu penses qu'il trempait dans des magouilles ?

— Ce n'est pas impossible. D'après sa veuve, il lui avait promis d'arrêter lorsqu'ils sont arrivés au Québec, mais ce ne serait pas la première fois qu'un ancien bandit retombe dans ses vieilles habitudes. Pourquoi changer de partition quand on connaît si bien la musique ? Creusons dans cette direction, nous verrons bien ce que nous trouverons. Ah oui ! Personne ne doit venir dans cette section du magasin. Tu fais installer des scellés et tu me trouves les clés de ce bureau, dit-elle en désignant la pièce qui se situait dans le fond de l'arrière-boutique.

En ce début de décembre 1975, Hugues Clément est trouvé mort, assassiné dans l'atelier attendant à sa boutique d'artisan. Qui peut bien en vouloir à cet ancien faussaire, reconverti depuis plusieurs années dans l'encadrement d'œuvres d'art ? Au fur et à mesure que Jeanne Laberge se penche sur le passé de cet homme, elle découvre qu'il était peut-être loin de l'image qu'il tentait de projeter, et que les motifs possibles du crime sont aussi nombreux que les suspects : sa veuve, sa maîtresse, un ancien client, la mafia, son employé, d'autres encore. Nous retrouvons l'inspecteur Laberge dans une troisième aventure, où elle tentera de distinguer le vrai du faux.



Arrivée au Québec en 1973 avec sa famille, Sylvie-Catherine De Vailly fait des études en dessin de mode avant de poursuivre une formation en anthropologie. Auteure depuis plus de quinze ans, elle est reconnue pour ses romans très appréciés par un public fidèle. On lui doit plusieurs séries jeunesse et des romans pour adultes.

ISBN : 978-2-924259-45-0



9 782924 259450